

deux patriarches de l'ordre monastique, viennent, eux aussi, y applaudir dans la personne du révérendissime Père Abbé de Bellefontaine. Je ne veux être qu'un écho de leur piété fraternelle, en résumant à mon tour ces trois pages de la vie des saints, pour la gloire de Dieu et pour l'édification de cette grande assemblée.

I

Je suppose, Mes Frères, que vous tous qui êtes ici présents, vous avez lu ce livre qu'on appelle la Vie des Saints ; et si vous ne l'avez pas lu, vous ne connaissez pas encore ce qu'il y a eu de plus grand et de plus beau sur la terre ; vous ignorez les magnificences du monde moral. Sans doute, ce livre, ce n'est pas la vie des grands capitaines, ce n'est pas la vie des grands politiques, ce n'est pas la vie des grands poètes, ce n'est pas la vie des grands philosophes : il y a eu des saints qui ont été tout ce que je viens de dire ; mais ce n'est pas là ce qui leur a fait trouver place dans ce livre. On peut être petit par la naissance, petit par la fortune, petit par l'érudition, par tout ce que les hommes recherchent et admirent, et l'on peut occuper la première page de ce livre. Si vous ouvrez ce livre qui n'est jamais achevé, qui se fait à mesure que les siècles s'avancent, vous n'y trouverez ni le choc des empires ni le bruit des batailles, ni le jeu des intérêts matériels, ni toutes ces mille choses qui agitent et passionnent la race humaine : elles sont étrangères à ce livre, ou du moins elles ne font que le traverser à la hâte, et comme par accident, tant elles sont au-dessous de tout ce qu'il contient. Et cependant, vous trouverez dans ce livre si simple et si modeste, dans ces annales de la sainteté, dans cette divine épopée à laquelle chaque siècle, chaque année vient ajouter un nouveau chant, vous y trouverez réunies toutes les splendeurs du monde moral, vous y trouverez ce qu'il y a eu de plus grand et de plus beau sur la terre, parce que vous y rencontrerez à chaque page l'héroïsme de la vertu.

L'héroïsme de la vertu ! Ah ! l'humanité s'y connaît, alors même qu'elle s'en éloigne le plus sous l'empire de l'intérêt et de la passion. C'était le 3 novembre de l'année 1617. Dans la capitale des îles Baléares, un pauvre vieillard, accablé d'infirmités depuis quatre ans, venait de rendre son âme à Dieu. A l'annonce de sa mort, toute la ville de Palma s'émut comme d'un deuil public. Depuis le vice-roi